

figuraient en costume ; les enfants du catéchisme, les asiles, les collages, les confréries, le séminaire, le clergé et plusieurs évêques y assistaient également. La famille royale y avait envoyé ses représentants ainsi que le gouvernement et l'armée.

L'Eglise d'Estrella n'a pouvant pas contenir toute la foule, le salut a été donné sur la grande place, en présence de la famille royale.

Serait-on à la veille d'une renaissance religieuse dans ce Portugal, autrefois si catholique ? Cet événement permet presque de l'espérer.

L'abbé Bruneau a été guillotiné, non pas en haine de la religion, mais pour assassinat. « Il est très possible, dit de Maistre, qu'un homme envoyé au supplice pour un crime qu'il n'a pas commis l'ait réellement mérité pour un autre crime absolument inconnu. Heureusement et malheureusement, il y a plusieurs exemples de ce genre prouvés par l'aveu des coupables ; et il y en a, je crois, un plus grand nombre que nous ignorons.

Cette observation se serait-elle vérifiée de nouveau dans l'exécution de l'abbé Bruneau ? Il a été condamné à mort pour avoir assassiné son curé. Il a toujours nié s'être rendu coupable de ce crime. Il y avait bien contre lui de bien fortes présomptions ; mais l'accusation n'a pu présenter de preuves matérielles.

Avant de monter à l'échafaud, il s'est confessé, comme il l'avait fait l'un des jours précédents, a assisté à la messe, a communiqué dans une attitude et avec un recueillement dont les cinquante journalistes que l'on avait introduits dans la chapelle n'ont généralement parlé qu'avec émotion. Puis il a remis au procureur une lettre dans laquelle *il demandait pardon à Dieu et aux hommes d'avoir violé les vœux de son ordination*, mais il protestait de nouveau de son innocence des crimes pour lesquels il allait être exécuté. Puis il a répondu aux prières des agonisants d'une voix très intelligible et sûre. Il est alors monté à l'échafaud avec dignité et courage, au milieu d'une multitude qui l'outrageait et applaudissait à sa mort.

L'un des journalistes qui ont assisté à cette scène dit : « Cette affirmation de son innocence à l'heure de la mort par un homme qui est mort bravement cause une impression pénible, affreuse, car un doute s'élève forcément sur son entière culpabilité. Car, enfin, il a toujours nié son crime et s'en est défendu avec énergie ; on n'a jamais eu de preuves palpables, certaines. Si on allait découvrir un jour.....Non, ce serait vraiment épouvantable. »

Quoiqu'il en soit, cette chute comporte pour tous les prêtres et les fidèles des leçons dont ils doivent faire leur profit.

Le 14 septembre 1594, le jeune Prévôt du Chapitre de la Cathédrale de Genève, François de Sales, âgé de 27 ans, arrivait, en compagnie de son cousin Louis de Sales, sur la colline des Allinges, dominée elle-même par le château-forteresse du même nom. Il avait accepté de son évêque la mission d'entreprendre le retour à la foi catholique de la partie du Chablais, devenue protestante, depuis 60 ans, par l'invasion et la violence des Bernois.

On sait avec quelle persévérance il mena à bonne fin, après quatre années de travail et de souffrances, cette difficile et périlleuse entreprise ; comment il a laissé dans les annales de l'Eglise cet exemple, presque unique, d'un pays tout entier reconquis sur l'hérésie et resté, depuis lors, d'autant plus fidèle qu'il avait été plus égaré.